Lisa Fittko

# Solidarité interdite

*Ma fuite à travers l'Europe*
1933 - 1940

*Récit*

*Traduit de l'allemand par*
Christian Lutz

Pour l'édition originale :
*Solidarität unerwünscht,* Lisa Fittko,
© Carl Hanser Verlag, München Wien, 1992

Pour la présente édition française :

**www.samsa.be**

ISBN 978-2-87593-380-5

© Samsa s.p.r.l.,
*Espace Pesce*
Rue Berthelot 154
B 1190 Bruxelles

Traduit de l'allemand avec le concours de :
*Literature and Translation Funding*

Goethe-Institut.

Imprimé en Belgique
D/2022/13.163/05

En couverture :
*Lisa Fittko,* une élève de seize ans à Berlin (1925).

*Tous droits de reproduction, par quelque procédé que ce soit, d'adaptation ou de traduction, réservés pour tous pays.*

## Préface

*par*
Véronique Bergen

Figure de la résistance, militante socialiste née en 1909 dans une famille juive germanophone de Ruthénie (Empire austro-hongrois), morte à Chicago en 2005, Lisa Fittko, née Elizabeth Eckstein, est l'autrice de témoignages décisifs sur la montée en puissance du nazisme et la bascule de l'Europe dans la Deuxième Guerre mondiale. Pour la première fois, paraît en français, dans une traduction de Christian Lutz, *Solidarité interdite,* un récit-document de premier plan qui retrace la progression inexorable de la peste brune dans les années 1930 en Allemagne. Militante antinazie de la première heure, elle s'engage très tôt dans un combat contre le fascisme alors que bien des intellectuels et des militants minimisent ou, à tout le moins, sous-estiment encore le danger que représente le national-socialisme. Adhérant à l'Union des élèves socialistes à Berlin

en 1929, elle mène un combat sans relâche, distribue des tracts afin d'alerter la population. Dans ce texte resté inexplicablement inédit en français, elle retrace son parcours, celui de ses camarades de combat, de l'année 1933 à 1940, elle nous montre comment une opposition intérieure, illégale, un front commun antifasciste s'est mis en place dans un régime qui instaure le règne de la terreur. Que faire dans une société dont tous les garde-fous démocratiques ont volé en éclats, qui broie les consciences, enrégimente les corps et les esprits ? Aucun des questionnements relatifs aux formes de mobilisation à adopter en vue de contrer la progression de l'idéologie nazie n'est éludé. Comment s'organiser, rallier les forces de la gauche alors que l'étau se resserre, qu'après la crise économique de 1929, Adolf Hitler arrive au pouvoir en 1933 par la voie des urnes, est nommé chancelier de la République de Weimar ?

> « Quelque chose allait se produire. Quelque chose se tramait. Puis, c'est arrivé, nous tenions enfin l'information : "Hindenbrug a ordonné à Hitler de former un cabinet !". À partir de là, le fascisme a ouvertement régné sur l'Allemagne. Nous nous y étions bien sûr préparés, nous voyions clairement le danger, tout avait été programmé. »

Livre de combat contre l'ennemi national-socialiste, *Solidarité interdite* lance une adresse aux générations futures, un message en faveur de la liberté et de la résistance à toutes les oppressions qui

la laminent. Encore faut-il que la réalité matérielle, politique, psychique qu'on entend définir par le terme de liberté ne soit pas une expression de l'aliénation et du conditionnement… Avec Lisa Fittko, nous sommes au plus loin de la vaine antienne « plus jamais ça ! » ou autres slogans dont on se gargarise : nous sommes à la pointe d'une lucidité aiguisée qui pousse à mettre sa vie, le sens de son existence au service de la liberté. Quand vient le temps des assassins, d'un nationalisme fondé sur l'antisémitisme, la xénophobie, les concepts d'espace vital (*Lebensraum*), de *Blut und Boden* (« le sang et le sol »), les mots ne valent qu'à être conjoints à l'action. Dénoncée pour avoir imprimé et distribué des tracts après l'incendie du Reichstag, elle doit quitter Berlin et gagne Prague. Une seule nécessité, une seule urgence parcourt ces pages : celle d'unir les forces collectives contre l'Allemagne nazie. Des interrogations cruciales, fulgurantes, parfois dérangeantes, traversent le récit : « Où allons-nous ? Nous, la gauche allemande ? (…) Est-ce que cette guerre peut ce que nous n'avons pas pu, malgré tous nos sacrifices ? Arrivera-t-elle à mettre le national-socialisme à genoux ? ».

Quand l'Histoire déraille, s'enlise dans les crimes de masse et la mort industrielle, Lisa Fittko fait partie des résistants qui la remettent en mouvement en travaillant à mettre échec et mat la machinerie totalitaire nazie. Ses phrases s'élancent comme des mains, des poings levés qui appellent à la construction d'un front de résistance contre les planificateurs de la terreur absolue. À Prague, en 1933, elle fait la connaissance du journaliste de gauche et résistant

Hans Fittko avec qui elle se marie. Poursuivant leurs activités de résistance, le couple est expulsé de Tchécoslovaquie, fuit en Suisse, ensuite en Hollande et en France. En une formule saisissante, évoquant la machine stalinienne, le révolutionnaire Victor Serge disait que « minuit dans le siècle » avait sonné. À l'heure nazie, l'heure où il est « minuit dans le siècle », Lisa Fittko compose le récit minutieux de l'avant-terreur, des mécanismes et rouages qui y président, et de l'après. *Solidarité interdite* ressaisit l'écheveau des micro- et macrofaits qui ont permis la victoire d'une idéologie de la mort, répertorie, pointe sous un jour concret les événements, les facteurs politiques, socio-économiques, psychologiques, anthropologiques qui ont pavé la voie à l'intronisation du III^e^ Reich. Le couple s'exilera en France, arrivera à Paris en septembre 1939. Prise dans la rafle du 15 mai 1940, Lisa Fittko est envoyée par la police française au camp de Gurs, aux côtés de milliers de réfugiés juifs, de militants antifascistes. Dans la France de Pétain, dans la France de la capitulation, Lisa et d'autres femmes réussissent à s'échapper du camp de Gurs.

Retrouvant son mari, elle crée avec lui un réseau clandestin de passage entre la France de Vichy et l'Espagne. Un des premiers réfugiés qui bénéficia du réseau, rebaptisé la « route F » (Fittko) fut le philosophe Walter Benjamin qu'elle rencontra à cette occasion[1]. Durant une dizaine d'heures, Lisa conduit Benjamin dans des chemins périlleux à

1 Lisa Fittko, *Le chemin Walter Benjamin, Souvenirs 1940-1941,* traduit de l'allemand par Léa Marcou, Préface d'Edwy Plenel, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI^e^ siècle », 2020.

travers les Pyrénées. Se retrouvant immobilisé à Port-Bou, menacé d'être rapatrié en France et remis à la Gestapo, il se suicide le 26 septembre 1940. Passés en Espagne, gagnant le Portugal, Hans et Lisa Fittko s'embarquent pour Cuba avant d'émigrer aux États-Unis en 1948, année de la naissance de l'État d'Israël.

À l'heure où le bruit des bottes résonne aux quatre coins de la planète, à l'heure où les nouveaux tyrans recyclent de vieilles méthodes d'assujettissement sous de nouveaux oripeaux, à l'heure de la destruction de l'environnement et de l'extermination des peuples autochtones, la posture militante de Lisa Fittko nous lègue un souffle, le souffle des partisans de la liberté et son principe inaliénable : être aux aguets, la pensée et les sens tendus dans la vigilance de qui détecte les manœuvres, rampantes ou explicites, pour mettre les humains et les non-humains à genoux, ou plus exactement en cage et en bière. Au travers de ses textes, elle nous transmet un manuel d'anti-résignation à l'insupportable, un devoir d'insurrection, un bâton témoin qui nous aide à nous orienter, cap vers l'émancipation, en prenant les armes contre ce qui nous muselle et réduit nos puissances de vivre et de penser.

Loin d'être bouclé sur lui-même, sur le passé, le mouvement rétrospectif vers les années sombres durant lesquelles l'Europe culbuta dans la gueule du nazisme ouvre une perspective prospective, branchée sur notre présent, en dialogue avec l'avenir. C'est sur ce pont vers le contemporain et le futur que le livre se clôt. La sauvegarde et l'intensification des libertés individuelles et collectives dans un monde traversé de

pulsions, de stratégies liberticides s'avancent comme un défi à relever à chaque instant.

Tout fascisme est un crépuscule qui a pour maître, la Mort.

> « *Der Tod ist ein Meister aus Deutschland* », « La mort est un maître d'Allemagne », Paul Celan, *Todesfuge,* « Fugue de mort ».

Non, Nelly Sachs, il n'y aura pas d'éclipse d'étoile et nous ne resterons pas dans les demeures de la mort.

Anti-désastre, anti-naufrage, anti-linceul : *Solidarité interdite* fait reculer la cendre et infuse de la vie avec obstination.

## 30 janvier 1933
## La procession aux flambeaux

Je quittai la voie ferrée surélevée à la porte d'Halleschen lorsque j'entendis des braillements et que je vis ces tas d'uniformes marron qui se tenaient sur la place principale de la ville.

Je le savais depuis midi. Hilde avait appelé au bureau et avait crié : « Hitler est chancelier ! »

Plus tard, alors que je traversai Alexanderplatz, j'ai bien vu des groupes de S.A. qui se rassemblaient. Et chez nous, au centre de Kreuzberg, ils n'hésitaient pas à se pavaner ouvertement.

Aussi surprenant que fut l'appel de Hilde, la nouvelle ne tombait pas vraiment du ciel. Dès le début, ce lundi avait été un jour spécial. Tout le monde semblait se tenir à l'affût. Quelque chose allait se produire. Quelque chose se tramait.

Puis, c'est arrivé, nous tenions enfin l'information : « Hindenburg a ordonné à Hitler de former un cabinet ! »

À partir de là, le fascisme a ouvertement régné sur l'Allemagne.

Nous nous y étions bien sûr préparés, nous voyions clairement le danger, tout avait été programmé. La veille encore, cent mille Berlinois manifestaient dans le *Lustgarten*[1] contre la menace fasciste. Nous l'imaginions autrement cette « révolution nationale ». Depuis, elle était là, légale. Par la grâce de Hindenburg.

*Sieg Heil ! Sieg Heil !* criaient les uniformes marron[2]. J'ai vu des gens qui se dépêchaient de rentrer du travail, comme d'habitude à cette heure. Certains regardaient autour d'eux, d'autres hésitaient, tous remontaient le col de leurs vestes ou de leurs manteaux sous le froid glacial de ce mois de janvier. Quelques-uns se hâtaient plus que d'habitude. On pouvait noter des détails presque imperceptibles. Comme ceux qui détournaient leur regard et changeaient de direction. Comme si quelque chose dysfonctionnait. Je l'ai senti, mais ça paraissait tellement irréel : une manifestation sans la police semblait inconcevable !

Je me suis appuyée contre un mur, comme si j'attendais quelqu'un. Et pourtant, la police était présente, trois voitures en embuscade, ils étaient assis avec leurs carabines entre les genoux, les sangles d'assaut sous le menton. Contrairement à leur

---

1 Jardin de détente. (ndt – toutes les notes ont été ajoutées par le traducteur)

2 S.A., ou la *Sturmabteilung* (littéralement section d'assaut, de *Sturm* « tempête » ou « assaut », et *Abteilung* « détachement, section »), abrégée en S.A., est une organisation paramilitaire du « parti nazi » (organisation dont est ensuite issue la SS). La S.A. joua un rôle important dans l'accès au pouvoir de Hitler en 1933. À partir de 1934, et après l'élimination de ses principaux dirigeants durant la « nuit des longs couteaux », la S.A. ne joue plus aucun rôle politique.

habitude, ils évitaient le centre de la manifestation. Ils se tenaient à l'écart, là où, à travers les troncs d'arbres, on pouvait à peine les deviner. Mais elle était bien présente notre *Schupo*[3] prussienne. Pour protéger qui ?

Huit jours auparavant, à l'*Alexplatz*[4] et à la *Bülowplatz*[5], elle était montée sur les toits avec des mitrailleuses pour couvrir les nazis face à la population.

– Partons d'ici, rentrons à la maison !

J'ai marché vers la place Belle-Alliance.

En passant devant la pâtisserie, là où certains de nos joueurs d'échecs se retrouvaient, j'ai réfléchi un moment, puis j'ai franchi les quelques marches pour aller voir qui se trouvait à l'intérieur ; je voulais parler à quelqu'un. Dans l'arrière-salle, il y avait plus de monde qu'à l'accoutumée à cette heure de la journée, les échiquiers y étaient, les gens assis autour des tables, mais personne ne semblait jouer. J'ai vu que Kurt était là lui aussi, et Else, Walter, Erich, et quelques autres dont les noms m'échappent. Oui, bien sûr, ils avaient bien vu ce qui se passait à l'extérieur. Mais qu'allait-il se passer maintenant ? Une dictature militaire ? N'importe quoi ! Nous l'avions déjà la « dictature militaire » ! La terreur des S.A. ? C'était clair. Pourtant, nous avions cela aussi, avant. Mais, jusqu'à présent, nous avions pu nous défendre.

---

3 La *Schutzpolizei* est chargée de la sécurité publique dans les villes allemandes. Elle dépend de chaque *Landespolizei*. Ses membres, populairement surnommés Schupo, travaillèrent en uniforme vert pâle à partir de 1976.

4 Alexanderplatz à Berlin.

5 Place au centre de Berlin. Actuellement Rosa-Luxemburg-Platz.

Et maintenant ? Beaucoup d'entre nous devaient disparaître. Disparaître, oui ! Mais nous n'allions *pas* disparaître ! Nous ne disparaîtrions *jamais !* La lutte contre le fascisme devait continuer, surtout maintenant. Sous terre !

Mais comment ? Que pouvions-nous vraiment faire ? Et les deux partis… Toujours en front commun ! Tu n'en crois pas tes oreilles ! Il ne peut quand même pas y avoir de front commun, pas maintenant. Il serait absurde de compter sur un miracle ; il est impératif de *faire* quelque chose. Oui, pourquoi ne pas publier un tract et le distribuer aux gens de Kreuzberg, et dans les usines aussi ? Dès demain. Mais où se trouve réellement le déclencheur ? Erwin le sait-il ?

Nous l'écrirons ce soir ! Nous devons d'abord savoir ce qui va se passer durant la parade aux flambeaux des S.A. Et les descentes qui s'abattront ensuite sur les bars d'ouvriers !

Il fallait que je voie ça par moi-même.

– Je vais y aller, ai-je dit… Nous nous retrouverons ici plus tard ?

– D'accord. Ils ne connaissent pas cet endroit.

Je suis partie.

J'évitais la procession aux flambeaux pour me rendre directement à la Wihelmstraße[6]. De là, je pouvais suivre tout le défilé.

6 La Wilhelmstraße est une rue située dans les quartiers du Centre historique de Berlin et de Kreuzberg. Jusqu'en 1945, elle abrite de nombreuses administrations du royaume de Prusse et de l'Empire allemand.

La place face à la Chancellerie du Reich se remplit rapidement. De loin, on entendait les railleries, le vacarme et les fanfares, on entendait le bruit des bottes ; les meurtriers marchaient, on les acclamait…

Maintenant j'y suis, tout devant. J'ai poussé lentement vers la Chancellerie pour entendre et voir de plus près. La foule s'était étoffée, les gens se rapprochaient les uns des autres. La S.A. progressait dans la Wilhelmstraße. Je ne vois que les ombres des drapeaux suspendus dans la lumière vacillante des torches. J'entends toujours les bottes, j'entends leurs chansons : « *Peuple aux armes ! Peuple aux armes !* »

Et le roulement menaçant des tambours, toujours plus proche… La foule en délire. Comme s'ils applaudissaient une menace. Ne savent-ils donc pas à qui elle est adressée ?

Comment comprendre cette frénésie ? J'ai pourtant déjà vu des marches comme celle-là, lorsque je suis passée devant le Palais des Sports lors d'un rassemblement nazi. Mais je ne l'ai pas compris. L'enthousiasme pour la terreur, pour le meurtre, pour tout ce que nous détestons. Oui, bien sûr, je sais : la crise économique, le chômage, la démagogie nazie – malgré cela, ça me dépasse.

Autour de moi, des yeux brillent, des bouches crient, l'hystérie se déploie. Peut-être que tout le monde n'est pas venu ici pour applaudir mais, seulement, comme moi, pour prendre conscience. Je repère des visages curieux dans la foule ! Il s'agit de Berlin, après tout !

Marches, roulements de tambours… Puis, pendant un moment, le silence. Je devine ce qui se trame. Je

sens que mes mains se serrent dans les poches de mon manteau.

– Les drapeaux dressés, les rangs serrés ! La S.A. se met en marche…

Des rangs d'assassins, on rugit, acclame et chante, le peuple rend hommage au proxénète…

Les regards se tournent vers la Chancellerie du Reich. Là, au deuxième étage, quelque chose se passe. J'ai tendu l'oreille. À la fenêtre : le « vieux maréchal » élu pour nous protéger de Hitler. Ovation sauvage ! Derrière lui, je vois une autre figure : c'est Meissner. Et maintenant le *Führer* apparaît, le bras levé, l'agitant comme dans une frénésie. Des hurlements assourdissants : « *Sieg Heil ! Heil Hitler !* »

– Vous, là ! N'avez pas de bras ?

Je l'avais repéré ! Et sa bouche était crispée.

– Vous avez un problème ?

Stupide. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne pensais pas que tout le monde ici se joindrait à nous. Je ne pensais pas que quelqu'un me remarquerait. Comment sortir de là maintenant, je suis tellement coincée que je ne peux même pas bouger. Le premier, qui m'aboyait dessus, crie : « Est-ce que ce sera bientôt fini ? »

D'autres s'indignent : « Eh bien, je vais l'être, indignée ! C'est scandaleux ! Celle-là verra bientôt dans quelle direction souffle le vent. Stupide ! »

C'est vrai. Mais lever mon bras maintenant ne sauverait pas la situation et, de toute façon… c'est hors de question. Quelqu'un à côté de moi, une personne décharnée au visage émacié, me donne un coup, je titube vers l'arrière, m'écrasant contre la foule des gens. Il semble céder, un étroit espace s'ouvre, juste

assez grand pour me pousser un peu davantage. De face, j'entends des grognements alors qu'on me bouscule toujours, lentement, vers l'arrière, je ne sais pas comment, impossible de lutter. La foule est comme un mur de caoutchouc vivant, il s'ouvre et se ferme et s'ouvre à nouveau, je suis reléguée de plus en plus loin, la foule s'amenuise enfin, maintenant il n'y a plus que des petits groupes de passants. Ne courez pas ! Marchez calmement. Continuez, continuez ! Oh, voilà la porte de Brandebourg. Il n'y a presque plus personne ici, encore quelques piétons. L'un d'eux passe devant moi avec son col relevé, sans me voir. Un autre, avec un foulard autour du cou, se précipite vers le Reichstag. Je peux reprendre mon souffle pendant un moment. Le bruit de la foule s'éloigne, et personne ne sait comment je suis arrivée ici. Je me reconnais à peine… Et où est cet homme au visage émacié qui m'a donné la première impulsion… ?

Nous pensions que nous étions préparés. Mais il nous reste beaucoup à apprendre, notamment que nous devons parfois lever le bras pour ne pas sombrer. Oui, cela coûtera de grands sacrifices. Mais nous ne devons pas avoir peur maintenant, la peur paralyse, nos voix doivent être entendues, maintenant.

Après tout, cette folie ne pourra pas durer éternellement.